Zeitschrift: Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil
Band: 10 (1942)
Heft: 10

Artikel: Une drôle d'histoire
Autor: C.W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-564017

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

„Komm," ruft er aufspringend, „ich will nicht mehr liegen bleiben. Es ist keine Sekunde zu verlieren, die Sonne steht schon tiefer." — Und er läuft davon, zum Kreise der andern, die sich im Stemmen eines Feldsteines gegenseitig übertrumpfen wollen.

Dietrich bleibt liegen und schaut in den Himmel. Auch hier sind Schwärme von Zugvögeln in der Luft. Ein erregtes Zwitschern erfüllt den Raum. Immer ist ein großes Bewegtsein da, und überall zittert das Schicksal auf dem Sprunge.

Une drôle d'histoire

J'ai découvert cette „drôle d'histoire" dans un vieux „bouquin" au titre plutôt équivoque „L'Europe Galante". Mais puisqu'elle est amusante, vous me permettrez, chers lecteurs, de vous la présenter quand même.

Avant de donner la parole à l'auteur je vous raconte, en guise d'introduction, le peu qui doit être dit pour saisir le fil de cette „drôle d'histoire".

— Tarquinio Gonçalves, ancien chef de gouvernement, revient au pays après avoir été exilé pendant de longues années. Au moment de pénétrer dans sa ville natale, Lisbonne, qui a été témoin de sa gloire et sa défaite politique, Gonçalves se penche sur son passé, sur les tristes années du bagne et de l'exil. Le retour de son parti au pouvoir lui a enfin permis de rentrer. Mais ce n'est point lui seul qui a souffert toutes ces années; il pense au sort mouvementé de sa pauvre patrie, car au fur et à mesure qu'il pénètre au sein de sa ville natale, il se rend compte des coups durs qu'elle a dû supporter. Il s'arrête devant son ancien palais, qui a été transformé en club de nuit et, ne pouvant résister à une impulsion que trop compréhensible, il monte aux salles de jeu. Fatigué et triste, il contemple le va et vient des joueurs. Quelle desillusion — son peuple qu'il croyait grandi, purifié par tant d'épreuves, le voilà resté le même, faible et superficiel comme auparavant.

Une voix jeune et nonchalante interrompt brusquement ses réflexions:

„— Prêtez-moi de quoi souper, j'ai tout perdu."

Gonçalves mit son monocle sous un sourcil broussailleux et se tourna, tout d'une pièce. Celui qui parlait était un marin du torpilleur E 87, un homme du peuple, des côtelettes à peine dessinées sur les joues pâles. Gonçalves vit en lui un de ces voyous flexibles et débauchés de la flotte qui, par leur mauvaise tenue et leur insolence jouissent dans les arsenaux et aux postes d'équipage d'une autorité sans conteste. Il fut sur le point de répondre plusieurs choses, mais n'en exprima aucune. Il tira de son portefeuille un billet, le mit, d'un geste brusque, dans la poitrine du marin issue d'un jersey très décolleté, lui tourna le dos et sortit." —

Des mois ont passé depuis le retour de Gonçalves, il s'est retiré dans sa maison de campagne, où il soigne ses fleurs. Le gouvernement qui lui a permis de rentrer a encore été balayé, des éléments de l'extrême gauche se sont emparés du pouvoir du pays et du bien de ses amis. Lui-même est probablement tombé dans l'oubli, car personne ne l'a importuné jusqu'à présent. Il vit tranquillement dans son modeste domaine, quand.... un soir....:

„Gonçalves sortit dans le jardin. Le basilic, les poivriers, le thym exhalaient, stimulés par des sources chaudes invisibles et partout présentes, des fragrances. Il s'assit sur un banc de faïences bleues et alluma un cigare. Il faisait moite. Sa peau aux larges pores suintait, comme un tourteau oléagineux.

Dans le silence du soir un magnolia mûr tomba avec le bruit d'un pot cassé et répandit ses graines sur le sol, laissant flotter un arôme de musc et de citron. Mais ce n'était pas que le silence, c'était un silence habité. Il se leva, mit son monocle. Ses yeux de milan creusèrent le feuillage épais. Puis il se redressa, les coudes en arrière, la poitrine bombée par le corset; au doigt un diamant du Brésil jetait ses feux menaçants:

„Sortez, Monsieur!" Sa voix fit trembler la vallée molle. Alors hors des feuilles, tranquillement, un homme apparut et referma le buisson derrière lui, comme une porte. Il était vêtu d'un uniforme de marin de la flotte, d'une chemise kaki et coiffé d'une casquette à carreaux.

Il se dandinait comme, derrière lui, le cacatoès dans sa cage de porcelaine. Gonçalves reconnut le joueur décavé qu'il avait secouru au cercle le soir de son arrivée à Lisbonne.

„C'est insupportable!" dit-il, encore quelqu'un qui vient pour me tuer.

„Oui."

„Vous pourriez dire, oui, Excellence."

L'assassin ricana. — „Des Excellences, il n'en faut plus."

„Il n'en faut peutêtre plus, mais il y en a toujours. Jadis, au Portugal, tous les marins étaient des Excellences. Ceux qui ont conquis la mer ont toujours été exaltés. Ils s'embarquaient pour les Indes, pieds nus, le cièrge à la main, bénis par les moines de Thovar. Ils revenaient chargés de ces découvertes qui faisaient craquer le monde et mouraient pauvres et honorés. Aujourd'hui il n'y a plus de marins, il n'y a plus que des mécaniciens lançés sur l'eau dans des bateaux en fer, pareils à des locomotives, des voyous comme toi."

„Tu causes bien, ça aussi."

Le matelot sortit un pistolet automatique; Gonçalves se dressa contre lui.

„Pose là ton outil. Bien. Sors l'autre aussi. Ça me serait égal d'être tué par quelqu'un qui aime tuer, mais toi, tu es bien de ta génération, tu n'aimes rien. Tu as besoin d'argent, simplement."

„C'est moi qui ai descendu l'amiral Rosa Barocca."

„Tu devrais t'en tenir aux amiraux. Tu n'es pas fait pour les meurtres de terre ferme. Ça ne m'étonne pas que tu m'aies emprunté

de quoi souper. Chaque fois que tu mettras le pied hors de ton bateau, tu cesseras d'être un favorisé du sort, comprends donc, d'être un aristocrate. Rien qu'un pauvre bougre opprimé par ses besoins."

„Pourquoi m'avez-vous donné tant d'argent, l'autre soir?"

„Parce que tu es beau, avec tes bras blancs de criminel ingénu, parce que tu as dix-huit ans et la peau sans rides, et la figure phénicienne des pêcheurs d'Ovar, parce que tu es victime de pions en redingote, parce que tu danses bien..."

La voix de Gonçalves était rauque lorsqu'il disait:

„Je te donnerais bien plus encore..."

Il avança la main vers le cou nu du marin. Celui-ci prit peur, feinta et saisit l'homme d'Etat à bras-le-corps. Dans l'obscurité leurs respirations se mêlaient d'une douceur d'ail; l'une contre l'autre, on entendit crisser des barbes, se casser les manchettes, sauter les boutons. L'embrassement dura. Puis il y eût un gémissement de lutteur terrassé, poussé par le plus jeune.

„Vous me faites mal... assez..."

La voix de Gonçalves accrue par un besoin tyrannique s'élevait des grenadiers: „Moi, je vais te dire ce qu'il te faut...."

*

La lune apparut et la nuit fut surprise. Une lumière débarbouilla les deux hommes, mêlant leurs ombres en une.

Parmi le parfum innocent des tilleuls, debout, rompu à toutes les voluptés pénitentiaires et coloniales, Gonçalves tenait le jeune marin entre ses genoux de fer. Sous les étoiles et parmis des plaintes plus douces, soufflait au milieu de son plaisir l'homme d'Etat en jaquette et plastron de piqué blanc.

La victime se releva.

Immobile, obscur, d'un dandysme de cyprès, toujours coiffé de son chapeau Cronstadt, l'ancien proscrit la regardait remonter son pantalon. Puis, sèchement:

„Retournez à Lisbonne. Dites-leur que l'assassinat de Tarquinio Gonçalves ne se traite pas à la légère. — Hé! vous oubliez cela...."

Il tendit au marin deux chargeurs d'acier, aux balles intactes, et y ajouta — une rose."

C. W.

(Le récit ci-dessus est prélevé du conte „LORENZACCIO", paru dans „L'Europe Galante", par Paul Morand. Edition Bernard Grasset, Paris, 1925.)